

CANTATE

En l'honneur de Son Altesse Royale le Prince de Galles, à l'occasion de son voyage au Canada, en août 1860

PREMIÈRE PARTIE

Du Saint-Laurent aux rivages anglais,
Porté sur les ailes de l'onde,
A retenti jusqu'au royal palais
Le noble cri du Nouveau-Monde.

LE DEPART :—

RÉCITATIF :—

Aux portes de Windsor, l'airain tonne et mugit,
Sur la cime des tours les cloches ébranlées
Balancent dans les airs leurs joyeuses volées
Et sur son piédestal le léopard bondit.
Le fer brille au soleil, les hymnes retentissent,
La Tamise tressaille ; aux accents du clairon
Se forme de la Cour le vaillant escadron
Et sous leurs franges d'or les cavales hennissent.
Au faite des balcons les bannières frémissent,
Et comme une rafale inondant les faubourgs,
L'ivresse unit ses cris au fracas des tambours.
Londres est en émoi : comme un fleuve, la foule,
Pour escorter un prince, en longs rubans s'écoule,
Un prince qui s'en va sous des cieus étrangers,
Auprès d'un peuple qui l'appelle.
En embrassant le fils qu'entourent ses guerriers,
La Reine a ressenti s'humecter sa prunelle,
Car sur les flots houleux, pour l'auguste nacelle
D'une lointaine course elle craint les dangers.
Dissipez votre angoisse, illustre souveraine,
Un navire est sauvé quand un prince le mène ;
Un ange à ses côtés enchaîne les détroits,
Et jamais l'océan n'ensevelit les rois.
Le bronze tout à coup vomit comme une étoile ;
C'est l'instant du départ, le vent enfle la voile,
Et l'esquif radieux fend le flot étonné
De porter sur sa crête un marin couronné.
A sa royale approche au loin s'enfuit l'orage,
Neptune en ses caveaux maîtrise sa fureur.
Vers notre souverain soupirent notre ardeur,
Notre amour le possède, et déjà sur la plage,
Il est là, près de nous, rayonnant de splendeur.

L'ARRIVÉE :—

CHŒUR :—

Salut, espoir de l'Angleterre,
Toi que doit ceindre un jour un immortel bandeau
Et qui, pour bénir notre terre,
As laissé dans le deuil ta mère et ton berceau.
Salut, enfant de la Victoire,
Qu'amène la tendresse au sein de nos foyers,
Et qui, sous des siècles de gloire,
Unis l'éclat du trône à l'éclat des lauriers.

UNE VOIX :—

A ton aspect, en nos campagnes
Ont brillé de nouvelles fleurs ;
Pour te saluer, nos montagnes
Inclinent leurs blanches hauteurs.
Comme un parfum, sur la rivière
Voltige un plus riant zéphir,
Et du castel à la chaumière
Les cœurs tressaillent de plaisir.
Désertant leur nid de feuillage,
Mille oiseaux aux joyeux accents
Sont accourus de leur bocage
Pour te célébrer dans leurs chants.

RÉCITATIF :—

De ton empire, au nouveau pôle
Resplendit sous ton pas vainqueur
Une seconde métropole,
Brillante image de sa sœur.

UNE VOIX :—

Que t'a dit le grand pont, à la base massive,
Que nos mains ont bâti pour toi ?
Nous l'avons vu soudain, quand tu gagnais la
Frémir sous ton royal convoi. [rive,
L'étranger devant lui s'étonne :
Géant, sur ses pieds de granit,
Il brave le flot qui rugit,
Et sous l'éclair de ta couronne,
Plus éclatant son front rayonne.

CHŒUR :—

O toi qui mets le sceptre au bras des souverains,
Divine Providence,
D'un prince bien-aimé garde les jours seroins
Et bénis la douce puissance.
D'une mère c'est l'espérance
Et d'un pays le bouclier ;
Du haut du ciel couronne son courage,
Et que toujours son plus cher apanage
Soit le bonheur de son foyer.

RÉCITATIF :—

Sous les lambris des voûtes immortelles,
Les minis res des Cieus
Au roi des rois ont porté sur leurs ailes
Notre encens et nos vœux.

Chœur de soldats.

Clairons des batailles
Par vos gais accords,
Près de nos murailles
Eveillez nos morts.
Orons de guirlandes
Nos coursiers fumants ;
Drapeaux de nos bandes,
Frémissez aux vents ;
Que nos voix résonnent
Sous vos nobles plis
Et qu'au loin frissonnent
Nos fiers ennemis.

DEUXIÈME PARTIE

REVEIL ET RETOUR ;—

RÉCITATIF :—

Assis comme un vieillard sur des cendres funèbres,
Le Canada pleurait à l'ombre des ténèbres,
Mais sorti tout à coup d'un pénible sommeil,
Il palpait et le monde admire son réveil.

CHŒUR D'ENFANTS :—

Eglantines, roses,
Le long des chemins
A l'aurore écloses,
Venez dans nos mains.
Que l'enfance cueille
Dans les verts bosquets
La fleur sous la feuille,
Tressons des bouquets.
Dans un jour de fête,
Laissant ses rubis,
Un roi ceint sa tête
De myrtes fleuris.

DIALOGUE ;—

PREMIÈRE VOIX :—

Nous n'avions que des cabanes,
De froids déserts et des savanes !

DEUXIÈME VOIX :—

Aujourd'hui de riches moissons
Dorent nos prés et nos vallons.

TÈRE VOIX :—

Sous un linceul de glace expirait la nature...

2ÈME VOIX :—

Sur ce linceul éclate un tapis de verdure.

1ÈRE VOIX :—

Partout ne s'élevaient que de pâles tombeaux :

3ÈME VOIX :—

Partout brillent aux yeux des splendides hameaux.

ENSEMBLE :—

Comme Sion, de la poussière,
Prince, a surgi notre cité ;
Sous ton étoile tutélaire,
Sa majestueuse beauté
De nouveaux rayons se colore,
Et son immortel étendard
Qu'un éclat sans tache décore
Semble sourire à ton regard.

RÉCITATIF :—

Tel, longtemps ébranlé par les coups de l'orage,
Quand repartait l'azur aux célestes sommets,
Un chêne déployant son orgueilleux ombrage,
Se relève et domine au milieu des forêts.

SEXTUOR :—

Sur le gazon flétri des antiques ruines
Tu vois briller des tours et fleurir des collines,
Et dans les champs glacés où régnait la torpeur,
Au loin n'entends-tu pas la voix du moissonneur ?
En retournant près de ta mère,
Dis-lui que ses fils ont grandi,
Et que sur la plage étrangère
L'arpent de neige a reverdi.

RÉCITATIF :—

Déjà de la mâle trompette
Vibrent dans nos remparts les triomphants ac-
C'est le signal de la retraite ! [cords,
A l'enfant de nos rois qu'appellent d'autres bords
Chantons en chœur nos fidèles transports.

CHŒUR FINAL :—

Adieu, digne héritier de notre noble Reine,
Que la devise de ton cœur
Soit à jamais : JUSTICE, HONNEUR !
Que ton règne s'écoule à l'abri de la haine !
De tes sujets garde l'amour ;
Qu'auprès de nous il te ramène !
Adieu, grand Prince, adieu jusqu'au retour.

LA

BANDE ROUGE

PREMIÈRE PARTIE

XX

(Suite)

Il fallait donc plus que jamais jouer serré, et Valnoir s'y prépara de son mieux.

« Monsieur, reprit son sauveur en le regardant fixement, j'étais de garde tout à l'heure, sur les bords de la Seine, quand j'ai entendu appeler au secours en français.

« Mes hommes ont voulu m'empêcher de m'exposer pour ramener à terre l'homme qui allait périr, mais je ne pouvais pas abandonner un compatriote ; je me suis jeté à l'eau et j'ai réussi à vous tirer du double danger que vous couriez.

— Je n'ai pas oublié le service que vous m'avez rendu, s'écria chaleureusement Valnoir, et je suis toujours prêt à vous prouver ma reconnaissance.

— Veuillez ne pas m'interrompre et m'écouter jusqu'au bout, reprit M. de Saint-Senier sans s'émouvoir.

« L'homme que je venais sauver, je ne le connaissais pas. Cet homme était peut-être un déserteur ou un espion. »

Valnoir fit un geste de dénégation indignée. « J'ai dit : peut-être, continua froidement l'officier, j'aurais dû dire probablement.

« Qui donc, en effet, sinon un déserteur ou un

espion, pouvait traverser la Seine, la nuit, en face d'un poste prussien ?

« Je n'ai même aucune raison pour vous cacher que je me proposais de vous questionner sévèrement après vous avoir sauvé.

« Mais quand je vous ai reconnu à la clarté de ce feu, je n'ai plus vu en vous que l'ennemi mortel de tous ceux qui portent mon nom ; et alors, je l'avoue, j'ai pensé à venger notre honneur avant de songer à mon devoir de soldat. »

M. de Saint-Senier s'arrêta un instant comme pour chercher des expressions qui rendissent exactement sa pensée.

« Il me plaît, maintenant, reprit-il avec hauteur, de me souvenir que je suis de service aux avant-postes, et de vous demander compte de vos actions de cette nuit. »

Valnoir avait en le temps de prendre un parti et de préparer sa défense.

« A votre aise, monsieur, dit-il avec l'accent d'un honnête homme blessé par un soupçon injuste.

— D'où veniez-vous, alors, demanda l'officier, qui ne parut pas s'apercevoir du ton indigné que l'interrogé croyait devoir affecter.

— De Paris.

— Les portes sont fermées à sept heures, comment avez-vous pu sortir ?

— Dans une barque.

— Où l'avez-vous prise ?

— Près du viaduc du chemin de ceinture.

— Et vous avez pu franchir le barrage qui est sévèrement surveillé ?

— Il paraît, répondit sèchement Valnoir. Du reste, on a tiré sur moi du bastion, mais on ne m'a pas atteint.

— Fort bien. Où alliez-vous ?

— Nulle part.

— Je vous préviens, dit M. de Saint-Senier avec une froideur glaciale, que si vous refusez de vous expliquer avec moi, je suis parfaitement décidé à vous envoyer chez le commandant du secteur, qui trouvera sans doute le moyen de vous faire parler.

— Je vous ai dit la vérité, reprit Valnoir sans se déconcerter ; je ne savais pas où j'allais, parce que je n'avais aucun moyen de diriger le canot qui me portait.

— Vous jouez sur les mots, monsieur, et je n'ai pas de temps à perdre. Pourquoi étiez-vous entré dans ce canot ?

— Pour sauver la vie à quelqu'un, répondit froidement le journaliste, qui avait enfin trouvé une histoire plausible.

— A qui ? demanda l'officier avec un empressement qui contrastait déjà avec la raideur de ses premières questions.

— A une femme.

Le coup avait porté juste, car M. de Saint-Senier ne dissimulait plus son émotion.

« Et ce... ce manteau ? demanda-t-il d'une voix agitée.

— Lui appartenait ; je l'ai recueilli flottant sur la rivière, et je l'ai gardé dans l'espoir qu'il servirait à connaître le nom de la pauvre victime d'un acte de désespoir. »

L'officier cacha sa figure dans ses mains, et Valnoir n'eut garde de laisser échapper l'occasion d'intéresser et d'attendrir son adversaire.

« Puisque vous ne m'interrogez plus, monsieur, dit-il avec une dignité très-bien jouée, je suis prêt à vous raconter tous les détails de cette triste histoire. »

M. de Saint-Senier releva la tête. Il était pâle et faisait des efforts visibles pour cacher son émotion.

« Parlez, monsieur, dit-il plus doucement.

— J'étais seul, reprit Valnoir, sur le quai d'Auteuil, où m'avait amené une... une visite à un ami, quand je fus croisé par une femme qui courait vers la rivière. Son air égaré, autant que sa démarche précipitée, me firent penser qu'elle allait se suicider. Je la suivis et je vis que j'avais trop bien deviné.

« Elle venait de se jeter dans la Seine, et, malheureusement, j'étais arrivé trop tard.

— Et vous n'avez pas essayé de la sauver ? demanda vivement l'officier.

— C'est pour l'avoir tenté que j'ai failli périr, répondit doucement Valnoir, qui reprenait décidément l'avantage.

« Je ne sais pas nager, vous avez pu le voir, vous qui m'avez sauvé à mon tour, continua-t-il en regardant M. de Saint-Senier ; j'ai fait alors la seule chose qui fût en mon pouvoir : j'ai détaché une barque et j'ai voulu rejoindre la pauvre femme qui venait de disparaître.

« Malheureusement, je ne l'ai plus revue ; son manteau flottait encore, je l'ai ramassé... vous savez le reste. »

Dans cette histoire habilement arrangée, Valnoir avait eu soin de retrancher tout ce qui pouvait le compromettre, et de se mettre en scène avec un rôle honorable.

Il évitait ainsi de raconter la persécution qu'il avait fait subir à Régine en la suivant malgré elle, et il espérait bien se concilier la bienveillance de l'officier.

Ce dernier point était important, car l'amant de madame de Charmière n'avait pas plus envie de se battre encore une fois que d'aller s'expliquer devant l'autorité militaire.

Il n'avait pas à craindre d'ailleurs que la pauvre fille vint le démentir, puisqu'il l'avait vue s'enfoncer dans les eaux profondes de la Seine.

« Allons, décidément, pensa-t-il, je crois que je sortirai mieux que je ne l'avais espéré de cette sottise aventureuse.

— Et cette... femme, demanda M. de Saint-Senier qui semblait hésiter à pousser plus loin ses questions, vous ne la connaissiez pas ?

— Je ne l'avais jamais vue, répondit Valnoir avec une rare impudence.

Il lut presque aussitôt dans les yeux de M.

Saint-Senier un éclair de doute, et il se hâta d'ajouter :

« D'ailleurs, quand même je l'aurais déjà rencontrée auparavant, ce que je ne crois pas, je n'aurais pu la reconnaître, car la nuit était assez sombre ; je n'ai pas vu son visage et encore moins distingué ses traits.

— Son costume ne vous a pas frappé ? insista l'officier.

— Mais non... je n'ai pas remarqué, ou plutôt je n'ai remarqué que ce manteau, » répondit Valnoir avec moins d'assurance.

La persistance de M. de Saint-Senier à le questionner commençait à le surprendre.

— Monsieur, reprit le lieutenant, je crois que vous dites la vérité, mais je suis obligé de vous affirmer que vous aviez déjà vu la jeune fille qui s'est noyée sous vos yeux.

— Mais... je... je ne sais, balbutia Valnoir assez déconcerté.

— Je vais vous rappeler dans quelle grave circonstance vous l'avez rencontrée, dit M. de Saint-Senier en appuyant sur les mots.

— Je vous en remercie, murmura le journaliste en se levant pour échapper au regard clair et fixe de son adversaire.

« Je vous demande pardon, mais je vais m'éloigner un instant de ce feu, qui est vraiment trop vif, » ajouta-t-il, pour expliquer ce mouvement de retraite.

Valnoir, pour se donner une contenance, fit quelques pas dans la salle et marcha vers l'unique fenêtre qui donnait sur la rivière.

Sa tête brûlait et il allait appuyer son front contre les vitres, quand il crut apercevoir au dehors une forme humaine.

Il ne s'était pas trompé.

Deux yeux ardents le regardaient.

XXI

La nuit était sombre et l'éclatante lumière du foyer qui brûlait dans la salle empêchait Valnoir de distinguer clairement les objets en dehors de la fenêtre.

La forme humaine qu'il avait entrevue venait de disparaître, et il n'avait pas en le temps de reconnaître cette apparition fugitive.

Il crut donc avoir eu affaire à quelque soldat trop curieux, et ne s'inquiéta pas autrement de la silhouette passagère qui l'avait occupé un instant.

M. de Saint-Senier ne s'était pas retourné et attendait une réponse que Valnoir ne se pressait pas de lui donner.

« Je vous répète, monsieur, dit-il lentement, que vous aviez déjà vu celle qui est morte. Son costume, d'ailleurs, était assez bizarre pour attirer votre attention, et il est au moins étrange que vous ne l'avez pas reconnue.

— Voudriez-vous parler de la jeune fille qui accompagnait cet homme dans la forêt de Saint-Germain ? demanda Valnoir avec un air de surprise auquel on devait se méprendre.

— Précisément, reprit l'officier en se levant pour regarder son adversaire en face.

— Oh ! mais alors, c'est une fatalité, » s'écria le journaliste qui avait retrouvé tout son aplomb.

L'accent de sincérité avec lequel il prononça cette phrase aurait fait honneur à un comédien consommé, et Valnoir avait dû, sans s'en douter, profiter des leçons de madame de Charmière.

« Mais, si je ne l'ai pas reconnue, elle du moins aurait dû me reconnaître, continua-t-il pour aller au-devant d'une objection prévue.

— C'est ce que je pensais, » dit froidement M. de Saint-Senier.

Il y eut un silence assez long.

Valnoir avait repris place sur son escabeau et se chauffait au foyer, oubliant dans son trouble qu'il venait de se plaindre de l'ardeur du brasier allumé par les soins du fidèle Landreau.

L'officier était retombé dans ses réflexions et semblait suivre une idée qu'il hésitait à exprimer.

« Tenez, monsieur, dit-il tout à coup, je vais vous parler franchement. »

Valnoir s'inclina comme pour remercier.

« Votre récit, reprit le lieutenant, paraît vraisemblable à tout autre qu'à moi, mais je dois vous dire qu'il m'est impossible de l'accepter entièrement.

— Pourquoi cela, s'il vous plaît ? demanda le journaliste, qui se crut obligé de prendre un air indigné.

— Parce que cette jeune fille ne pouvait pas penser au suicide et parce qu'elle avait au contraire de puissantes raisons pour tenir à la vie...

— Qui sait ? un accès de désespoir ! un amour contrarié ! interrompit Valnoir en haussant les épaules.

— Ne la calomniez pas, je vous prie, dit M. de Saint-Senier avec hauteur.

« Elle avait une mission à remplir, et elle n'a pu faillir en quittant volontairement la vie. Sa mort reste donc pour moi inexplicable, et, jusqu'à ce que j'en connaisse la véritable cause, vous resterez mon prisonnier.

— Diable ! mais cela pourra être fort long, dit Valnoir redevenu railleur, et, si grande que soit ma reconnaissance, elle ne va pas jusqu'à consentir à passer ma vie aux avant-postes pour suivre mon sauveur.

— Préférez-vous que je vous fasse conduire devant un juge qui vous demandera ce que vous faisiez à pareille heure sur la Seine ?

— Oh ! un juge !... en état de siège ! murmura Valnoir d'un ton dégagé.

— Un juge qui porte un sabre au côté et qui condamne sans appel, le grand-prévôt de l'armée.

Le journaliste pâlit légèrement, mais il resta maître de lui et il ne jugea pas que la partie fût perdue.